



## HISTOIRE DE VIE ET FORMATION

écriture du récit de vie  
deuxième écriture

**delachaux yves patrick**

police cantonale genevoise

avril 2002

---

Marguerite Duras écrit « *On ne trouve pas la solitude, on la fait. La solitude elle se fait seule. Je l'ai faite. Parce que j'ai décidé que c'était là que je devais être seule, que je serais seule pour écrire des livres* »<sup>1</sup>. Je sens aujourd'hui la solitude de l'écrivain. Les textes rendus par mes compagnons de ce séminaire m'en ont convaincu. Je pense à eux et aux troubles que certains ont ouvertement exprimé à propos de ce qu'ils s'aventuraient à dévoiler sur leur parcours. Et je m'interroge sur les raisons pour lesquelles, en ce qui me concerne, je n'hésite jamais à dévoiler mes expériences. Il me semble par moments que c'est une forme de défense, quand tout est dit, dévoilé, donné, il appartient à l'autre d'équilibrer les informations reçues ; il peut s'en servir pour vous détruire ou au contraire vous grandir. Quoi qu'il en soit, cette attitude permet de bien connaître ceux qui vous entourent. Est-ce raisonnable ? Aujourd'hui, je me demande si cette position n'est pas trop agressive et, sujette à déstabiliser l'interlocuteur. Est-il toujours approprié de vider ses entrailles et, finalement accabler l'autre d'un poids qu'il n'est pas nécessairement capable de compenser ? Encore une fois, j'ai trouvé dans l'écriture une réponse à ce questionnement. Voilà pourquoi dans ce document vous allez vivre avec moi une journée dans la rue. Oui ! J'aime écrire, mais ne sait pas écrire. Je me laisse gagner par l'affluence des mots qui surgissent à mon esprit. Et j'aime ça ! Un jour, peut-être, je m'enrichirai d'un cours sur l'écriture. Je souhaite maîtriser la langue, apprendre les justes structures d'un texte et la bonne utilisation de chaque mot. Je n'ai pas retenu ce qui m'a été enseigné à l'école. Je le disais, j'ai haï l'école. Ma formation est celle de la rue. Pour cette deuxième écriture, j'ai souhaité vous livrer un texte que j'ai commencé à rédiger il y a quelques mois et, qui s'est étoffé au fur et à mesure de nos rencontres. Je me suis plusieurs fois interrogé sur la bonne façon de vous transmettre ce que je vis. Une fois encore, l'exercice est effectué d'un seul jet (si ce n'est la correction). Il place ma formation auprès de ceux qui n'ont rien. Pas même l'espoir d'un jour meilleur. Si, comme je le pense, l'homme descend d'un songe, il semble que certains sont nés d'un cauchemar. Encore une fois, quitter l'école, plonger de plein pied dans la vie, m'approcher de ce père absent, a été pour moi plus formateur que je ne l'aurai cru. L'amour d'une mère à des limites, j'ai appris à me détacher et voler de mes propres ailes. J'ai eu ce besoin d'affronter mes démons, provoquer les mâles et connaître leur substance. Aujourd'hui, j'ai acquis la conviction que « *Je* » est une énigme, mais que « *Il et Elle* » restent aussi inconnus et énigmatiques qu'il est possible à imaginer. L'homme et la femme sont un mystère. N'étant plus en conflit avec les autres, mais qu'envers moi-même, je regarde mieux autour de moi et me forme, aujourd'hui, par ce regard que je porte sur le monde. Il est vrai que la lecture fut une délivrance bien avant l'écriture. J'ai

---

<sup>1</sup> Marguerite Duras, *Ecrire*, éd. Gallimard, Paris, 1993

dévoré les pages et leurs sens. J'ai cherché la résonance et veillé aux rencontres ainsi produites entre l'auteur et le lecteur. Toutefois, je reste ce personnage vif, parfois impulsif, et curieux de mon enfance. Je réagis vivement et l'émotion me gagne quand une injustice est constatée. Suis-je devenu policier pour cela ? En connaissance de cause, je reste dans ce monde viril qui me séduit tant et que je repousse à la fois. Il me semble qu'aujourd'hui j'ai conscience de ce paradoxe et prends suffisamment de recul pour jouer avec mes personnages et en rire. J'explore d'autres mondes, je fais des incursions, j'effectue de nouveaux apprentissages. Les transitions se font au hasard des rencontres, je provoque des situations, je nourris mes compétences. J'illustre mon propos en faisant référence à Joseph Kessel, qui a su porter un regard subtil et vivant sur les rencontres qu'il a eues avec ces aventuriers de l'aéropostale que son Mermoz, Guillaumet, Serre, Reine, Lécrivain, ou encore Saint-Exupéry «*De temps en temps, il relevait les pans de sa gadourah, montait dans un avion et allait se poser loin dans le désert, sur un bloc noir et lisse qu'il pensait être un aérolithe. Souvent il s'enfermait et couvrait d'une écriture très belle des pages qui n'étaient pas des rapports. Il en déchirait la plupart. Les pilotes le trouvaient un peu fou, ils l'avaient appelé Saint-Ex*»<sup>2</sup>.

Les rencontres forment. Je suis alors bien emprunté de répondre aux questions liées à la formation institutionnelle (excepté celle de l'Université), puisque le rapport que j'ai entretenu avec celle-ci fut catastrophique. Toutefois, avec du recul, je m'aventure à dire que c'est aussi grâce à elle, que je me suis retrouvé dans la rue, à apprécier les relations humaines, plutôt que de passer du temps sur les bancs d'école. Je disais que les rencontres forment. En effet, je crois être une personne qui vit par les rencontres qu'elle effectue. Tout le monde touche mon âme et j'aime, plus que tout, créer des liens. Je sais aujourd'hui, que d'avoir été élevé par ma mère, m'a permis de vivre pleinement les relations fils à mère, et que de découvrir mon père vers 16 ans, m'a permis de vivre avec lui une nouvelle aventure qui a débuté le jour où il m'a offert deux ouvrages de 700 pages chacun (courageux de sa part, puisque à cette époque je n'aimais pas lire), que sont la vie de Musashi Miyamoto, *La pierre et le sabre* et *La parfaite lumière*, de l'écrivain japonais Eiji Yoshikawa. Dès lors, une transformation s'est produite en moi et l'aventure a commencé. A travers la lecture, je découvrais un monde que je n'imaginai pas et qui répondait à mes nombreux questionnements. Aujourd'hui, suis-je en train de quitter la lecture pour explorer l'écriture ? En tous les cas, l'aventure des mots continue. C'est pourquoi l'Université est vécue comme une délivrance. Pour un jeune qui suit son cursus sans véritablement des objectifs clairs, l'Université peut être d'une lourdeur insurmontable. Pour un type comme moi, c'est tout le contraire. Encore une fois, c'est une délivrance. Je n'étudie pas, je me nourris. J'explore ce monde universitaire, tant de fois décrié, comme les héros que j'ai cités, ont exploré, à bord de leur Latécoère 26 ou Bréguet 14, l'Afrique et l'Amérique latine avant d'envisager la traversée de l'Atlantique. L'université m'a permis de me découvrir d'autres compétences, m'a permis surtout de me rassurer sur mon intellect et de tester les limites de mes connaissances. J'y gagne en liberté et me semble vivre une aventure hors du commun. Je le disais, il me semble que je ne suis plus en conflit avec les autres, je ne suis en conflit qu'avec moi-même. En effet, je doute et revendique ces incertitudes ; j'aime croire que rien n'est fixe, que tout change et bouge sans cesse ; j'aime penser que je me trompe et que je fais fausse route. Ainsi, c'est l'aventure. Je me suis formé par bonds successifs et en développant des stratégies d'évitements, d'autres de défenses ou d'attaques. C'est là que la pratique des sports de combat m'a initié aux coups à voir venir, à ceux à esquiver et à ceux à rendre. Donc le sport est une part importante de ma vie. Je navigue dans ce milieu depuis l'âge de cinq ans et me suis formé pendant de nombreuses années au monitorat. Cancre, parents divorcés, provocateur, tous les ingrédients étaient réunis pour glisser et me rompre le cou. Le sport a été un espace protégé, une colonne vertébrale. Il m'a permis de ne pas faiblir, de ne pas glisser, de ne pas me perdre. Et aujourd'hui, je peux prétendre à l'aventure grâce à cette

---

<sup>2</sup> Joseph Kessel, *Mermoz*, éd. Gallimard, Paris, 1938

discipline martiale. Toutefois, et le monitorat, et l'armée, et la formation commerciale, et la Police m'ont permis de garder le cap. Un objectif est aujourd'hui atteint, l'université.

Et maintenant je souhaite restituer le quotidien de ma vie professionnelle et ainsi dévoiler ce qui me permet d'équilibrer le savoir théorique à la pratique.

Encore une chose, vous m'avez donné véritablement envie d'écrire !

Il pleut. La chaussée est trempée, l'eau s'écoule sur l'asphalte pour s'engouffrer dans le caniveau. Les bouches d'égout refoulent le trop plein. Il fait froid. L'éclairage des candélabres diffuse une lumière jaune qui se reflète sur la chaussée mouillée. Les flux ininterrompus des voitures dessinent les ondulations du serpent ; serpent qui se glisse entre les immeubles ; corps lumineux qui suit inlassablement les contours de la route. Il fait nuit. Il fait peur. Les enseignes des établissements publics, bars et hôtels, diffusent des lumières blanches, rouges, bleues, violettes, il semble que ce soit un bal de lucioles ; traits de couleurs sur les bâtiments noirs ; traits d'union avec les ténèbres. Des hommes, beaucoup d'hommes déambulent sur les trottoirs. Tous semblent être poursuivis. Ils jettent des coups d'œil, comme pour se cacher. Ils remontent les épaules, ralentissent pour mieux accélérer. A la hauteur de chacune des filles qui, comme des sentinelles semblent veiller sur leur petit territoire, bout de trottoir, des hommes négocient un prix. Hochements de têtes, et des ouis, et des nons, des malentendus et finalement un accord. La belle passe devant et l'homme la suit, ils s'enfilent dans une allée. Des voitures ralentissent, s'arrêtent, les filles s'accourent aux portières. L'une s'entrouvre et la fille se faufille à l'intérieur pour un voyage sans grand espoir de grâce. Les époques changent, et pourtant rien de fondamental semble se modifier. Aujourd'hui les boîtes de striptease ne font plus vraiment recettes, les bouteilles de champagnes sont trop chères en regard aux quelques ondulations de pauvres filles pas franchement convaincues par ce qu'elles font. Les salons privés ne passionnent plus la clientèle, il manque le choix, la diversité et les spécialités. Ce n'est pas dans le regard froid et perdu d'une fille, répétant inlassablement les mêmes gestes, auprès d'une clientèle d'habitues, que le client se sent aimé, désiré et unique au monde. Il reste le trottoir, immuable espace de rencontres, les filles de tous les continents, de tous les goûts, de tous les prix, offrent les plus grands choix. Et dans la rue, l'ambiance est garantie. La chaleur humaine nourrit les nuits les plus longues et les plus froides. Le client passe de bistrot, aux cabarets en s'arrêtant sur cet espace entre la chaussée et l'immeuble, territoire exigü, mais patrie des exclus. Depuis quelques années, l'escorte semble faire de la concurrence, les call-girls, recrutables via internet, sont choisies par simple clic de souris. Les travestis qui arpentent les trottoirs semblent aussi à la mode. Les femmes y trouvent du réconfort, des caresses féminines et un corps d'homme. Les hommes y trouvent un compagnon dans un corps de femme.

C'est tout un univers, c'est un monde, c'est un quartier. Tu y es flic depuis plusieurs années et te surprend à encore y découvrir, chaque nuit, ses secrets. Tu es en ce moment appuyé contre ce mur, au coin d'un carrefour. Ton véhicule de service arrêté le long de la chaussée. Le crépitement de la radio se fait entendre, l'appel sera-t-il pour toi ? Tu tends l'oreille. Non ! C'est pour un autre quartier, un autre flic. Tu replonges dans tes rêveries et ne peux t'empêcher de voir ce monde. Tu l'aimes. Ce quartier est chaud. Les gens sont chauds. Les affaires sont chaudes. Il est vrai que cette nuit est plutôt sombre, froide, peu engageante. Toutefois, le quartier s'anime au gré des saisons. C'est aujourd'hui l'automne et les cœurs se refroidissent. Les hommes viennent se réchauffer auprès des filles. L'alcool apaise et favorise les contacts. Les étés, tout semblent plus facile, les gens sont gais, les fenêtres sont ouvertes sur d'autres mondes, les musiques se font entendre, les filles rigolent, les filles séduisent, les hommes sont aux anges. Pendant ces chaudes journées estivales, les étalages de nombreuses

épiceries s'étendent sur les trottoirs, fruits et légumes offrent aux regards leur plus belle robe. Les soirées s'éternisent. Les snacks côtoient les plus grands restaurants, il y est proposé des cuisines de partout et d'ailleurs, la cuisine orientale se marie avec celle du nouveau monde, l'Européenne et l'Africaine se partage la clientèle. Les hôtels sont bondés, les chambres sont occupées par des hommes d'affaires et des touristes. Toutefois les nuits sont courtes. Des hommes et des femmes voyagent et s'arrêtent pour quelque temps dans ce quartier. Arrêt sur image. Le temps suspendu aux lèvres des belles de nuit, des artistes de cabarets, des danseuses, des travestis et des call-girls. Ça vit. Ça gueule. Ça gesticule. Ça klaxonne. Les gens se croisent, plaisantent, se touchent, s'embrassent. Tout le monde se connaît, tout le monde se reconnaît et tout le monde à encore et toujours quelque chose à raconter ; du pire comme du meilleur.

Or ce soir il pleut. Une goutte d'eau glisse le long de la visière de ta casquette. Tu la suis du regard. Elle se suspend à la frise, elle se gonfle et se détache pour tomber sur le sol. La casquette te protège les yeux. Tu jettes des coups d'œil, et à droite, et à gauche. Toutefois, tu vois loin. Le regard est toujours précis, tu vois la goutte d'eau, et tu vois l'énergumène qui titube, au loin. Le métier t'a appris à demeurer attentif au moindre mouvement, c'est aujourd'hui pour toi une seconde nature. Et tu penses qu'il y a tout dans cette goutte d'eau. Comme toi, elle naît, glisse et meure. Quel froid ! Tu relèves le col, tu enfonces tes doigts gelés dans ces foutus gants. Menottes, matraque, arme de service, il ne te manque que le cœur à l'ouvrage. - *C'est bien du matériel de merde ! Penses-tu.*

Un kleenex froissé te passe devant les pieds, il flotte, il est ballotté et s'engouffre dans la bouche de l'égout, accompagné par toutes sortes de détritrus.

Quatre heures du matin, tu marches, plutôt tu traînes, cette nuit n'en fini pas. Tu te motives pour partir sur cette énième intervention. Tu n'en crois rien, la nuit, tu l'as bien vite appris, les chats ne sont jamais gris. Tu t'es convaincu que le flic connaît la couleur, sent les multiples odeurs de la nuit. Que nenni ! Tu n'es pas seul, la pute égale le flic. Elle aussi connaît. Tous deux arpentent le trottoir. Ensembles, ils découvriront qu'ils se ressemblent, bien plus qu'ils ne l'imaginent encore. L'histoire peut commencer. La belle histoire de la condition inhumaine des âmes humaines.

Tu traînes tes semelles vers cette voix qui fait appel ; elle appelle à l'aide, elle demande à vivre. Teinte fuchsia, rouge, noire ou violette, tu penses à ces couleurs. Cette voix est curieusement teintée. Tous les hommes revêtent des couleurs. Tu en as pris conscience dans la nuit. Par ces trop nombreuses interventions qui finissent dans la mort. La mort elle-même se colore. Tu le sais que trop bien. La mort porte son manteau rouge, rouge comme le sang. Son regard est noir, noir d'encre ; elle te prend, tu n'as plus qu'à jeter l'ancre. Du coup de couteau au flingue sur la tempe. Du poing sur la gueule, au coup de pied dans les gencives, l'adversaire est à terre, il a peur, il est saisi par les cheveux, il est frappé, et encore frappé. Tant qu'il ne saigne pas, il est encore une menace. Il résiste. Il est neutralisé, quand, inconscient, il gît dans son sang. Zone rouge. C'est une des lois de la vie nocturne. Nuit de flic. C'est très certainement les couleurs des cuirs que portent les filles, comme une seconde peau, qui te font voir, à cet instant même, le fuchsia, le rouge, le noir ou le violet. Bas résilles, chaussures à talons aiguilles, l'air m'as-tu-vu. Le cuir leur colle à la peau, seconde peau, cuirasse de protection. Protégées, les filles sortent couvertes, virus oblige. Couvertes pour autant que le client ne rechigne pas. Tout se monnaie, même la mort. Mort lente pour ne pas avoir mis de capote. Mais il y a aussi les senteurs. Les filles sentent. Trop nombreux sont les parfums. Mélange, ivresse, tes sens sont en éveil. Patchouli, lavande, rose, santal et musc ; eau de Cologne, eau de parfum, eau de senteur. Tout se mélange, tout se compose et se décompose.

N'oublie pas les sons. Les aigus, les graves mais bien souvent les stridents. Ces filles-là crient, elles souffrent. Les sons les plus démoniaques ne sont pas toujours ceux entendus. Il y a ces sons intériorisés, longtemps cachés au fond de l'être. Libérés dans la peur. Il y a aussi les caresses, le doigté et le touché. Longues caresses, caresses de l'âme. Les putes ne sont que rarement caressées, elles sont prisent, pénétrées, violées.

Cette nuit, comme bien d'autres nuits, cette fille gît dans son sang ; cette fille vend son corps, vend son sexe. Illusion d'un grand soir. Ne t'étonne pas, même les bourgeoises vendent leur corps. Cette fille s'est vendue à un pauvre type. Il se pourrait que ce soit toi. Elle n'a pas pris garde. Pourtant, c'est une professionnelle, toujours observer le client, ne jamais jouir, voir ces yeux, savoir quand lui, va jouir. Quand lui, va s'offrir. C'est idiot, mais l'homme est vulnérable quand il jouit. La professionnelle le sait, elle en joue et fait monter les enchères. S'il ne négocie pas - *Alors habille-toi et tire-toi connard !* Le mâle quand il pense avec son ventre est prêt à tout. Le cerveau est trop éloigné du sexe. Il veut jouir, alors il est prêt à négocier. Il négocie. Paye. Atterrissage, retour sur terre, retour dans cette piaule, dans ce lit, dans les bras de la fille. Il reprend ses esprits. Il se rappelle qu'il est un garçon honnête, qu'il est père, qu'il est époux, qu'il est fils. Atterrissage. Frustré, il se venge, il ne pense plus. Ce qu'il sait, c'est qu'il a manqué de courage, il n'a pas su dire non. Non à l'escalade des prix, l'escalade du plaisir a été le plus fort. Alors il cogne sur cette jolie petite gueule, il frappe et frappe encore, de plus en plus fort. Il frappe longtemps, vise le nez et le bas-ventre, s'arrête quand les deux saignent. Quand le corps s'affaisse.

- *Sale garce, tu m'as piégé !*
- *Salaud, va te faire foutre !*

Quel enfoiré ! Il n'a pas compris que les muscles ne sont rien en comparaison de ce qu'est une femme. Mère, terre, matrice, vouivre. Serpent fabuleux, forces telluriques, énergie de vie. Le reptile a su trouver la faille et l'homme a croqué le fruit. Ce type n'a rien compris. Stupide il frappe encore, et de plus belle. Celle qui en paye le prix, c'est la pute, toujours la pute. Elle n'a rien demandé, elle veut juste vivre, elle veut juste survivre. Un ailleurs. Elle n'a que son corps comme marchandise. Elle l'expose, l'étiquette et le vend. Les prostituées ? Un flic les aime, ce sera toi. Elles teintent les nuits. Tu vis avec elles. Tu en es certain, un flic doit approcher les perdus, les paumés, les exclus, les intrus, tous épuisés à chercher et à ne jamais trouver. De la prostituée à la bourgeoise, pour qui le sexe est synonyme d'argent. Du drogué au banquier, pour qui la cocaïne permet de rester à flot. Du pervers au notaire, pour qui l'argent permet de réaliser toutes sortes de fantasmes. De l'ivrogne à l'ouvrier, pour qui l'alcool permet de s'évader. De toi à toi, de lui à lui. D'accord ! Les écoles de police n'enseignent pas ce genre de choses. Les jeunes flics sont encore épargnés. Ils ne sont pas préparés. Ils rêvent et idéalisent. Ces deux menteurs prennent la tête. La bleusaille croît encore changer le monde, faire respecter la justice ; elle ne sait pas encore que la justice ça se paye, elle a un prix ; sans le sou, tu trinques. Le nouveau ne peut pas savoir, il n'a pas encore parcouru le monde. Il a vu des films et veut être shérif, sauver la veuve et l'orphelin. Connerie. S'attend-t-il seulement à ce qui va lui arriver ? Peut-il imaginer qu'il va, dans quelques années, marcher en direction de cette voix qui fait appel ; appel à l'aide.

Tu te traînes encore. Devrais-tu courir ? A quoi bon ! Ça fait longtemps que tu ne cours plus.

Sur place, le cogneur est encore là. Trop con pour s'enfuir. Bourré en plus. Tu le savais, voilà pourquoi tu ne te dépêches plus. Après avoir vomi sa haine, il tient à l'honneur. C'est un homme, un mâle, un vrai cador, un doberman. La fille s'en sortira avec une fracture du nez. Elle en a vu d'autres. Elle ne pense qu'à son fric. Son nez, ses seins, son sexe, son corps

passent après. Certainement même son âme. Coup d'œil complice entre toi et la fille. Tu fouilles les poches du salopard. Il ne remue pas un cil, il sait que tu attends un geste de sa part, un seul geste, et tu en profiteras pour lui mettre un coup de matraque à travers la gueule. C'est un prétexte. C'est le juste prix. Menotté, il ne bouge pas, te regarde. Fier. Tu connais cette clientèle, tu sais leurs valeurs et leurs bêtises. Phalliques. Celui-ci ne mettra pas un genou à terre, souffle comme un bœuf, titube, transpire, mais ne mettra pas un genou à terre.

Tu fouilles ses poches, trouves un peu d'argent. Quelle vie ! C'est pour ça qu'elle s'est offerte. Jambes écartées, elle s'est fait pénétrer pour ces quelques billets. C'est pour cette somme qu'elle a baisé. En prime, elle a reçu des coups. Tu continues la fouille. Tiens ! Tu découvres de plus grosses coupures. Tu te sers et tends les billets à la fille. Elle en aura bien besoin. Un jour ou l'autre elle se refera le nez, les seins, la gueule. Inutile de faire un rapport circonstancié afin de demander un remboursement de la prestation. La justice ne fera pas cracher les biftons à ce type. Elle s'en fout. Autant te servir directement. Illégal. Rien à faire. Si ça se savait, tu serais licencié immédiatement. Pas un des notables ne cautionne ce genre de comportement. Le flic est intègre. Connerie ! Le flic est parfois un maquereau. Il protège, il surveille, quelques-uns encaissent. Certains reçoivent montres, voitures, billets d'avion. D'autres baisent à l'œil. Peu son amoureux. Ne t'inquiète pas, le notable agit aussi de la sorte. A la différence qu'il tient le couteau par le manche. Dans la profession, et à leur contact, tu découvres bien vite qu'ils sont plus pervers que toi. La différence est dans les moyens. Tu traînes dans les bas-fonds, sur le trottoir, mais tu restes debout. Eux, ils traînent sur les moquettes, à s'user les genoux. Les filles ont souvent une folle envie de parler de leur job, il te semble que c'est pour exorciser, va savoir ! C'est pourquoi tu restes informé par ce qu'il se passe dans les hôtels, les miteux ou ceux de luxe. Combien de gens bien ou de personnages publics payent pour les séances de domination. Pour les filles c'est le must. Elles n'ont pas à offrir leur corps. Le type paye pour se faire fouetter, pour lécher les chaussures, pour se faire insulter, pour se faire sodomiser, pour se faire langer ou alors, comme l'explique Josiane, son meilleur client aime être suspendu par les aisselles et se voir enfermer dans une armoire. Elle profite de faire ses courses chez l'épicier - *Salut, de la salade et quelques fruits. Merci !* Rencontre une amie, papote et s'en retourne chez elle. Le type a eu le temps de jouir. Josiane le décroche et encaisse. Il est heureux. Demande rien d'autre. Si, quelquefois le fouet, ferré si possible. Josiane rit de bon cœur en te racontant l'anecdote. Toutefois, par déontologie professionnelle, elle tait son nom, il fait de la politique dans ta ville. Il y a aussi Claudine qui t'appelle pour que tu lui remettes une clef de menotte. Police urgence. Tu te rends à son domicile. Elle a fouetté son client et ne retrouve pas la clef des menottes *Smith & Weston* qui entravent les poignets de ce pauvre bougre. Tu ne connaîtras rien de lui. Claudine te reçoit en ayant pris les précautions d'usage. Elle a recouvert le visage de son client d'une couverture. Paraît-il qu'il est avocat - *Fait pas de conneries, c'est mon meilleur client !* Tu ne penses même pas à lui foutre en l'air son business, te retournes et descends les marches de l'escalier. Ton jeune collègue voudrait bien savoir.

Tu observes la fille empocher les billets, et te dit que tu l'aimes. Tu les aimes toutes. Tu les aimes pour ce qu'elles sont ; perdues, à la recherche d'un monde meilleur ; paumées dans les limbes ; prostituées avilies. Oui ! Tu la regardes, tu oses rêver de l'amour que tu ne lui fais pas. La rue t'a enseigné que l'homme est duel, toujours face à face, face à lui-même, toujours en contraire, prêt à tout, du meilleur comme du pire. Il navigue en eaux troubles. Et ce type, à qui tu as fait les poches, ne bouge toujours pas. Mais tu le sais que trop, il ne bougera pas. Il craint. Sa femme l'attend. Tous les mecs qui viennent dans le quartier ont une femme qui les attend. A cette heure elle dort, elle rêve certainement à un monde meilleur. Elle rêve peut-être à l'amour qu'on ne lui fait plus. Son homme va aux putes.

Alors cette femme rêve. Elle lui a donné deux enfants. Bien comme il faut. Tout est en ordre. Cependant, l'amour reste imprévisible, impénétrable. Ils s'aiment avec tendresse, mais ne font plus l'amour. Le temps a usé le couple. Un soir les copains entraînent leur pote - *Pas brillant, il me semble que l'amour a passé.* Dit-il, un peu nostalgique. Champagnes. Banquettes de velours. Il laisse faire. Ses mains fouillent sous les jupes. Il lui suffit d'écarter la petite culotte - *pas touche coco ! C'est payant !* Là, c'est généralement trop tard. Le pote ne réfléchit plus. Il est fait. Paye et baise. Il s'en veut, pourtant sait déjà qu'il recommencera - *Sympa les gars ! A quand la prochaine fois ?* Pas le courage de dire que c'est de la merde, qu'il rentre chez sa femme. Il lui semble qu'il s'est donné pour tout le monde, pour son patron, pour sa société, pour son travail, pour une misère. Quoiqu'il en soit, il s'est donné. La fille a vendu son corps, il a donné son âme. Aujourd'hui, il veut prendre des libertés, prendre du plaisir. Il téléphone à la maison, lui aussi veut exorciser - *Tu vas bien ! Comment vont les enfants ? Journée de merde. Ne t'inquiète pas, je bois un verre et je rentre. Bye ! Je t'aime. N'oublie pas de contrôler s'ils se lavent les dents ! Bonne nuit mon amour.* Il sait déjà qu'il va tromper sa femme. Il sait qu'il va fourmiquer, tremper dans le stupre et la fornication. Toutefois, il aime sa femme. Il l'aime pour tout ce qu'elle est. La mère, l'épouse, la copine, quelques fois l'amante, seulement quelques fois à son goût. C'est pourquoi il sait qu'il va la tromper, et encore la tromper, fourmiquer et encore fourmiquer. Cependant, il ne sait pas encore qu'il sera pris, de filles en filles, de verres en verres. Son mariage fout le camp.

Tu es souvent intervenu sur des bagarres de ménage. Tu as souvent écouté ce qu'avaient à dire ces dames, ces mères, ces amantes, ces femmes et, très souvent, tu as eu honte d'être un bonhomme. Encore une fois, le flic est le confident. Quel que soit l'âge du policier, tu n'y échappes pas. La femme en pleur, qu'elle en ait vingt ou soixante, s'attache et se livre. Les cœurs n'ont pas d'âge dans la douleur.

- *Asseyez-vous Monsieur l'agent ! S'il vous plaît !*
- *Bien Madame !*
- *Je déprime depuis quelque temps. Claude va trouver des filles !*
- *???*
- *Oh, ça n'a pas toujours été comme ça ! Mais depuis quelque temps !*
- *Faut pas vous en faire, Madame !*
- *Vous plaisantez ? Pas une de mes amies m'écoute vraiment. La plupart des gens ne s'intéressent qu'à eux. Tout le monde s'en fout. Même que certaines de mes plus proches amies ont essayé de se faire mon mari. Les salopes !*
- *Mais non !*
- *Mais oui ! J vous dis. Mon mari a perdu la tête. Vous y croyez, maintenant il paye pour baiser. Il m'a dit que les putes offrent beaucoup pour relativement peu d'argent. On croirait que ce sont des Saintes ! Paraît-il qu'il s'éclate. Mon ménage fout le camp. Et Claude s'éclate. Pourtant je n'ai pas hésité à être plus vicieuse. Et en plus j'ai toujours supporté ses cons de copains. Sombre crétiens ! Gros dégueulasses ! Quand je les vois affalés devant l'écran télé, à s'enfiler des bières. Les soirées qui n'en finissent pas. Et ils racontent de ces conneries. Si vous saviez ! Anecdotes de salle de garde. Ou alors ils commentent les résultats du foot.*
- *Vous croyez pas exagérer un peu ? Il vous aime certainement encore !*
- *Foutaises ! Depuis le temps qu'il ne m'a plus invitée à un repas en tête-à-tête, en amoureux. Il rechigne à sortir son fric, surtout s'il y a un bon programme à la télé. J'ai essayé les week-ends sexy folie. Mais bon, pas facile avec les gamins. Et c'est sans compter sur Jean-Pierre, le meilleur copain de Claude, il me reluque tout le temps. Le porc ! Il me sauterait bien. Claude dit que je ne suis plus sexy. Il veut que je porte des*

*jarretelles, des strings et des talons aiguilles. Il rêve. Comment faire entre l'aspirateur et la vaisselle. Je l'ai même surpris à voir des cassettes pornos.*

Dans ces moments, tu te sens minable. Les pornos sont des films de mecs, des films de clébards ou l'amour est inexistant et l'érotisme oublié. Généralement la dame explique qu'elle a toutefois tenté de recoller les pots cassés, qu'elle s'est même aventurée dans des territoires qu'elle n'imaginait pas. Dans les situations difficiles, tu as appris que les femmes sont bien plus courageuses que les bonhommes. Elles tranchent. Soit, elles mettent les voiles, soit, elles restent et cherchent une conciliation - *Je veux tenter la chance. Je crois qu'il me reste de l'amour, en tout cas de l'affection* - Suffisamment d'amour pour que cette femme se prête à toutes sortes de comédies. Elle se prépare, se déshabille, s'habille, se maquille. Les enfants sont chez les grands-parents. Tout semble fonctionner. Ce soir, c'est le corps à corps. C'est le sexe. Préparée, cette soirée sera fatalement un fiasco, quelque part, elle s'en doute. Sous la contrainte, il n'est pas aisé de faire croire à l'amour. Elle a joué le jeu. Elle s'est donnée, elle a remué, elle a griffé, elle a hurlé, elle a même pris du plaisir. Monsieur s'est cru le seigneur, il a bandé et s'est répandu. Mais Madame s'est sentie sale, souillée. Elle sait aujourd'hui que quand l'amour met les voiles, le cul n'est qu'un prétexte et ne suffit pas à retenir l'histoire qui se débine. Elle a honte ; honte d'elle ; honte de se voir ; honte de ce qu'elle est devenue ; honte de sa vie. Ses rêves de petite fille l'ont abandonnée. Son prince charmant est mort, poignardé sur l'autel de la vie de couple. Elle n'a plus l'envie de jouer l'adolescente, plus le corps, plus les armes. Elle s'en veut, elle se culpabilise. Elle veut une véritable relation d'amour. Elle veut être reconnue comme une femme. Fini l'objet. Elle se sent ridicule auprès de son homme. Il ne la voit plus ; il ne voit plus que lui ; il se croit irrésistible. Les filles des cabarets lui ont tourné la tête, c'est une fête foraine. Il est un prince et roule les mécaniques. Sa femme s'est cru obligée de jouer un jeu ; jeu que lui seul imposait et s'amusait à réinventer les règles. Elle a joué pour sauver le couple, pour sauver les enfants. Mais aujourd'hui elle se regarde et voit son reflet dans le miroir de la chambre à coucher. Elle pleure. Elle jure qu'on ne la reprendra plus. Elle a été au bout. Elle relève la tête et renaît de ses cendres. Nue, elle se regarde et se voit mère, se voit femme. Son corps n'a plus vingt ans, il est froissé, il a des formes, il a vécu, il est marqué. Ses seins lourds ont allaité, ils ont connu ses mains et les étrangères ; se sont redressés, frétillés sous les caresses. Ils ont été mordillés, caressés, excités. Son sexe s'est offert. Elle a confiance en elle - *Je suis encore désirable* - Et son ex, ce cher époux, en rogne, boit de plus en plus. Il cogne aussi, de plus en plus souvent et de plus en plus fort. Les enfants, il ne les voit plus guère. Trop abruti par le champagne, les filles et la luxure. Plus rien à perdre. Tout fout le camp.

\*\*\*

Voilà pourquoi tu relèves ton col. Il fait froid, il pleut, et ce type qui ne bouge toujours pas. Pitié, tu as pitié. Tu lui retires les menottes.

- *Casse-toi ! Allez casse-toi !*
- *Je porterai plainte contre cette connasse.*
- *Fous le camp ! Je ne te le dirai pas plusieurs fois !*

Tu l'empoignes par la chemise et le jettes dans l'escalier. Il prend ses jambes à son cou, gueule et se fraye un passage entre les filles qui sont venues à la rescousse. L'une d'elles profite pour lui mettre un coup de sac sur la tête et lui cracher au visage - *Va te faire sucer, macaque !* lui crie-t-elle. La solidarité des filles est remarquable. L'une est ennuyée, les autres déboulent. Elles sont fortes, aiment la castagne. Où vont-elles chercher la rage, puiser les forces ? Les amitiés sont partagées. Il y a les filles qui règnent depuis longtemps, qui arpentent

les trottoirs depuis la nuit des temps. Il y a celles qui sont fraîches, qui viennent de débarquer. Il y a encore celles du cru, les autochtones. Il y a celles d'ailleurs, les exotiques. Les regards sont différents, les objectifs sont identiques. Elles se disputent, se frappent, se blessent, mais se protègent. Solidarité des exclus, des exclues. Quand l'une d'elles paye le prix fort, trop fort, elle y laisse sa vie. Quand elle est retrouvée froide, dans une cage d'escalier, dans un studio, dans une voiture ou encore dans les bois. Quand son corps est violenté, sa peau pâle, froide. Quand son corps ne répond plus aux caresses de ses amants. Quand son regard est fixe, lointain, perdu. Elle est morte. La femme est morte, les copines pleurent. Peu ou pas de proches pour verser quelques larmes. Ce sont les femmes du monde entier qui la pleurent. Quand elle est mise en terre, elles sont là. Quelques-unes, pour l'amitié. Pour crier à la face du monde - *Encore une femme qui disparaît ! N'oubliez pas que la femme est l'avenir de l'Homme !*

En tant que flic, t'as dû pouvoir. Un semblant de pouvoir. En tous les cas celui de fermer les yeux ou, au contraire, celui de briser deux dents aux crétins qui ne payent pas les filles après la prestation. Tout le monde s'en fout, tu expliqueras aux juges qu'il tentait de se soustraire à un contrôle de police. Penaud, il ne dira rien. De toute façon les filles témoigneront en ta faveur. Elles t'aiment. Bien éphémère ce pouvoir, ingrat ce pouvoir, abject ce pouvoir. Tu es prêt à assumer toutes les conséquences. Plus rien à perdre. Flic, c'est un métier de durs, un métier d'homme. Un métier qui t'entraîne dans une foule de délires. Pire ! Qui t'entraîne dans la vie quotidienne de bien d'autres hommes ; de bien d'autres familles. C'est un voyage initiatique, mais ça, tu ne le sais pas encore.

Alors la fille ramasse son fric, elle gémit. Elle a froid. La nuit en jarretelles, à moitié à poil, il fait froid. Elle relève le col de son blouson. Alors tu vois ! Comme toi, elle relève le col. Vous avez la même histoire. La nuit, la pute et le flic ont les mêmes clients. Elle joue du fouet, toi de la matraque. Elle écarte les jambes, toi sers les menottes.

Ce qui te rend triste, c'est de savoir que cette fille va aller s'enfiler quelques verres, peut être de la poudre et qu'elle va attendre un autre client. Un cercle infernal. Quoi qu'elles disent, toutes sont là pour l'argent. Pas facilement gagné, cet argent vaut de l'or. Elles sont là pour mieux vivre. La pute de luxe qui se vautre dans les hôtels, celle des trottoirs, la divorcée qui entretient ses mômes, la danseuse qui arrondit ses soirées, la toxicomane qui ne sait pas faire autre chose. Ces filles-là sont authentiques. Pour sûr, elles tapinent, elles racolent, elles baisent. Tout cela pour l'argent. Mais d'autres se prostituent et ne le savent pas, ou ne veulent pas savoir. Elles refoulent. Combien de femmes couchent pour un cadeau, sous une forme ou une autre. Un cadeau qui peut, simplement, être une promesse d'une vie meilleure, d'une vie d'ailleurs, d'une vie plus sécurisée. La fille sur le trottoir sait, elle sait qu'elle racole, elle sait qu'elle est une putain. Elle sait aussi qu'elle n'attend rien, ou si peu. Point à la ligne. Elle n'attend que le client, sa queue et son porte-monnaie.

Violette, une pute, une amie. Avant cela une mère de famille, secrétaire de direction, elle a un jour été virée par son mari. Histoire un peu banale. Liberté retrouvée, qu'en faire ? Avec deux gosses sur le bras, pas trop le choix. Des hommes l'entraînent dans une vie faite de soirées, de cadeaux, d'amour. Les enfants vont dans une école privée. Il ne reste plus qu'un seul salaire. L'école coûte cher, les soirées aussi. Les hommes sont généreux et habiles. Violette couche pour se distraire, pour jouir, pour se redécouvrir. Elle croit encore à l'avenir, à l'amour. Quelquefois des hommes lui glissent discrètement un billet. Violette est aux anges, les enfants iront encore à l'école privée cette année. Quelquefois, Violette couche utile. Celui-ci, elle le sait, glisse un plus gros billet. Il est plutôt bel homme, pourquoi s'en priver ! Ce manège s'éternise. Violette ne s'est rendu compte de rien. Aujourd'hui elle ne couche plus qu'utile.

Elle se prostitue. Bourgeoise, toutefois pute. Tu ne juges plus depuis longtemps. Tu sais bien que la vie repousse toutes les limites. Sensations fortes garanties. Adrénaline, pouls en accélération, transpiration, peur, effroi et découvertes. Toujours cette foutue peur. Peur de l'inconnu, peur en l'avenir, peur d'ouvrir les yeux sur un monde qui te dépasse. Aujourd'hui tu as faim ? Demain ce seront tes gosses. Vendre ton cul ? Pourquoi pas, ça paye. Est-ce la prostituée ou le client qui est des plus à plaindre ? La prostituée a franchi le pas, elle s'est donnée, elle s'est livrée. Elle ne peut plus que reconstruire, elle ne peut plus que se réveiller. Le client lui, pauvre bougre, ne sait pas encore. Il ne s'est rendu compte de rien. Il n'a pas encore ouvert les yeux. Il erre dans la nuit ; nuit des cabarets ; nuit d'ivresse ; nuit de coke ; nuit de mort.

Tu jettes un regard à cet homme qui s'enfonce dans la nuit, retrouver son monde. Il a rêvé un peu. Il a franchi le seuil de ce que peut être la pauvreté. Le quartier dans lequel tu travailles est pauvre. Il regorge d'argent, de velours, de luxures, de filles merveilleuses et de voitures de luxe, de drogues. Cependant il est pauvre. Les cœurs sont fragiles, blessés. Les âmes sœurs se cherchent et ne se rencontrent jamais. Et pourtant ! Il y a dans cette pauvreté de l'espoir. L'espoir de jours meilleurs ou, caché dans les moindres détails, au plus profond de chaque être, se dresse l'humanité. Espoir que les portes s'entrouvrent sur un jardin en fleur, et non sur la cour des miracles.

Tu regardes et vois enfin ! Tu vois ce type qui rentre chez lui. Les épaules basses, il se dit qu'il s'est répandu dans un ventre, sans amour. Il se sait sale. Mais n'imagine pas une seule seconde qu'il a approché l'éternité. Oui ! Tu sais aujourd'hui que c'est chez les plus miséreux que cette éternité s'exprime. Le puissant, le fort, le nanti, ne peut pas entendre, ne peut pas voir, ne peut pas sentir, ressentir. Il ne peut que subir ; subir l'image qu'il véhicule et à laquelle il doit rendre hommage. Il ne peut se laisser vivre et ne sait pas apprivoiser, ne sait que dominer. Il use de sa puissance, parfois de son intelligence et se fait respecter.

Cette fille que tu protèges aujourd'hui, cette pute, vit de vies et de morts ; De Dieu et des hommes.

- *Merci !*
- *Comment ?*
- *Merci !*
- *Merci quoi ?*
- *Merci, simplement merci. Peu de flic prenne le risque d'aider une pute.*

Ces yeux vitreux, embrumés par l'alcool, t'éclairent. Elle est belle, Dieu qu'elle est belle ! Elle chancelle, rit, pleure. Des larmes roulent sur ces joues, larmes teintées de mascara noir. Larmes noires sur une peau de velours. Peau d'une femme qui se vend chère. Peau qui s'offre ; peau de mère ; peau de terre.

Tu lui caresses la joue, lui dis d'aller se coucher.

- *Viens-tu ? Je suis seule. J'ai peur. J'ai besoin d'un homme.*
- *Un homme ? Tu as des hommes.*
- *Des clients oui ! Pas d'homme.*
- *Bof ! Ne crois-tu pas que le flic qui se tape une pute ça fait un peu cliché ?*
- *Ta raison shérif ! Allez salut ! A la prochaine !*
- *T'avais vraiment besoin de te taper ce type ?*

- *Bon père de famille. Oui, c'est eux qui payent le mieux. Les ivrognes, j'en ai ras le sexe. Pour pas grand chose, j'en branle un de temps en temps. Tu vois, j'ai pitié, j'ai parfois pitié des prolos. Même une pute a pitié.*
- *J'en doute pas. Mais fais gaffe, t'es trop jeune pour te faire planter.*
- *Je crèverai de toute façon ! Personne n'est ressorti vivant de cette histoire. Alors, si je peux me faire un maximum de fric.*
- *Dis pas des conneries ! Je t'aime et ça me ferait mal.*
- *Merci !*
- *Salut !*
- *Salut !*

Elle cherche ta bouche, tu lui tends la joue. Elle tourne les talons, dandine du cul et s'éloigne. Dieu qu'elle est belle ! Tu lui ferais bien l'amour. Dans une autre vie. Comme d'habitude, flic, tu te retrouves seul. Un peu con et seul. Il te semble avoir sauvé la veuve et l'orphelin, tu n'en es même pas fier. Toutefois, tu sais aujourd'hui pourquoi tu as fait ce métier. Enfin, tu penses le savoir.

\*\*\*

La nuit touche à sa fin. Tu remontes dans le véhicule de service. Annonce à la centrale qu'il n'y a rien à signaler de particulier. Rien ! Rien que la misère humaine. A ces heures, ce genre de conneries n'intéressent plus personne. D'ailleurs à n'importe quelles heures. Sur les ondes, un de tes collègues te souhaite un bon congé. Solidarité. La nuit terminée, tu retrouves le monde du jour ; la lumière après les ténèbres.

En route. Passage dans la rue principale, celle où tout peut arriver. A la hauteur d'une perpendiculaire, tu freines sèchement. Ton collègue bougonne, il était prêt à s'endormir. Marche arrière, il te semble avoir vu un type s'en prendre à une moto. Le type est fou de rage, la moto à terre, il saute à pieds joints sur l'engin. Une barre de fer entre les mains, il frappe de toutes ses forces. Tu sors de ton véhicule et t'avances. A une cinquantaine de mètre, sur la chaussée, une femme est assise sur le cul, jupe par-dessus tête. Elle hurle en exhibant son sexe. Personne ne prête attention à elle. Saoul elle veut se faire remarquer. Tu te diriges vers le type. La femme peut attendre. Thérapie de fin de nuit, psychologie de comptoir - *pas encore fini cette nuit !* Ton jeune collègue hésite. Il court vers la femme - *Laisse tomber !* Il n'écoute plus. Mauvais réflexe. Le type à l'air mauvais. On ne laisse pas un collègue seul. Le jeunot rabat la jupe sur les jambes. Elle s'est vomi parmi, hurle des insanités, frappe le sol. Son sac à main ouvert, ses affaires jonchent la chaussée. Les cheveux poisseux recouvrent le visage, les yeux injectés, vapeur d'alcool. Ça hurle à tout va.

- *Jeunes cons ! Ne me faites pas chier.*
- *Allez Madame, aidez-moi, je vais vous aider à vous remettre debout.*
- *Pauvre con !*
- *Allez ! C'est dangereux. A cette heure, les voitures roulent à vive allure.*
- *M'en fous !*

Il la saisit par un bras, sans ménagement, la traîne en direction du trottoir. Cinq mètres à se râper le cul.

Il comprend vite ce petit.

Inutile de perdre son temps à échanger langue avec une trogne à goutte. De plus, tu l'as reconnue. Hôtesse d'une compagnie aérienne, elle s'éclate à chaque escale. Ta ville est l'une de ses destinations favorites. Boîtes, mecs, alcools, c'est une hôtesse hors paire. Elle est instruite, elle parle de nombreuses langues. Pourtant une seule, la sienne, fini dans la bouche des Messieurs. Dur métier, elle vole, s'envole et peine à atterrir. Décalages horaires, champagnes, les bulles l'aident à se sentir encore désirée. Du champagne au whisky, vices infernaux. Crash. Mayday, mayday !

Hors de danger, elle s'affaisse sur le trottoir. Ton collègue vérifie si elle n'a pas besoin de soins. Elle ronfle. Rassuré, il ramasse le sac à main, réunit les quelques affaires qu'il replace dans le sac et dépose le tout sur le ventre de la dame.

Pendant tout ce temps, tu t'es approché du type qui fracasse la bécane. Tu hurles un ordre de police. Tu as choisi le plus percutant - *Stop, Police !* Très original. T'as pas à connaître beaucoup de mots, ceux-ci sont impératifs ; impératif présent. Il tressaillit. D'un bond, tu es sur lui, saisis le bras muni de la barre de fer, lui places un coup de tête. Balayage, ton type se retrouve sur le dos. Torsion d'épaule, il se retourne sur le ventre. Il n'a fallu que quelques secondes pour l'immobiliser et le menotter. Métier stressant. L'hôtesse qui gueule, se lève et insulte tout le monde, ne comprenant pas comment elle a fait pour se retrouver sur le trottoir. Mal au cul. Elle se relève, titube, se masse les fesses et met les voiles. Tu jettes un dernier coup d'œil à cette masse de chair, graisseuse, gélatineuse, qui s'enfonce dans la nuit. Le casseur qui hurle, te demandant de lâcher prise. Menotté, tu le traînes jusque dans la voiture. Ton collègue ouvre la portière arrière. Ton type ne collabore pas. Résiste, ne veut pas s'asseoir à l'arrière. Poing dans l'estomac, il est soufflé. Plié en deux, il entre plus facilement. Lèvres ouvertes, il saigne sur la banquette. Arrivée fracassante au commissariat, il hurle et gesticule. En fin de nuit, pas un de tes collègues ne réagit, ils sont tous apathiques, rêvent de leur lit, de leur femme, de leur famille, de leur congé. Fouillé, ton bonhomme est mis en cellule. Il s'effondre sur la couchette et s'endort immédiatement. Dive bouteille.

Ton jeune collègue se met à l'ordinateur.

- *Tu ne vas pas y croire.*
- *Quoi donc ?*
- *Ton taré, c'est sa bécane qu'il fracassait.*
- *Pardon ?*
- *Ouais ! Les paques d'immatriculation correspondent.*
- *Comment ça ? Pas possible !*

Tu vérifies, te précipites dans la cellule, secoues l'énergumène.

- *C'est ta bécane que tu fracassais ?*
- *Ouais ! Elle est sortie du garage cette après-midi. Cette pétasse ne fonctionne pas. Ça m'énerve. Quand je m'énerve, je cogne.*
- *Taré ! Ramasse tes affaires et fous-moi le camp.*

Encore une histoire rocambolesque. Un taré, une bécane, une barre de fer, un flic, une belle histoire. Le plus dingue, c'est quand tu racontes les nuits passées à tes amis, pas un seul ne te croit. Ils secouent leur tête, te sourient, t'es un bon pote, t'aime raconter de belles histoires. Fatigué, tu raccompagnes ton bonhomme à la porte. La lèvre supérieure ouverte lui laissera un petit souvenir, dédicace de la police du quartier. Résultat de l'opération, une contravention

pour avoir troublé la tranquillité publique. Idem pour l'hôtesse de l'air. Tous deux sont habitués. L'Etat gagne des ronds.

\*\*\*

Il te reste à consigner tes réquisitions dans la main courante. Encore interloqué par le comportement de tes semblables, tu jettes un coup d'œil furtif à ce local de travail. Qu'est-ce qu'un commissariat ? L'odeur, l'odeur est exécration. Elle laisse penser que tous les ivrognes de la planète ont répandu leurs tripes dans ces locaux, dans ces violons. En prime, l'odeur de la peur, de la mort. Elle est incrustée dans les murs, dans les vêtements, dans les âmes. Les cellules te rappellent que tu comptabilises des heures de liberté. Des chiottes turques, une surface bétonnée qui fait office de lit. Les graffitis gravés dans les murs, le plus souvent avec les ongles. Empreintes de tes frangins de l'ombre, embarqués sur une même galère « *mort aux flics – Bande de pédés – Crevez* ». Froid, il fait froid. Marques des têtes venues s'éclater contre les murs. Marques de poings qui ont fait de même. Il semble que les cris se sont incrustés dans les parois. Tu penses que tous les violons du monde, tous les commissariats de monde, ne sont que l'échec d'une société qui ne sait plus quoi faire ; qui ne sait pas comment rêver un monde meilleur, rêver un monde plus humain, sans cellules.

Dans les commissariats l'espace est à partager. Le premier assis, gardera sa place. Le plus fort a toujours raison. Même ici il faut savoir combattre. Il faut user de stratagèmes ou alors tomber sur le dernier venu, le nouveau, le bleu et le virer séance tenante. Alors s'asseoir sur cette chaise bancale et tenter d'allumer l'ordinateur. A coup sûr il y aura un problème, la bécane refusera de se mettre en route, elle fera de la résistance. Matériel de récupération. Dans les commissariats, rien ne t'appartient. Les bureaux ne sont pas personnels, ainsi que les chaises, les stylos, les agrafeuses ou les dictionnaires. Rien n'est à toi, tout est à tous. Tout disparaît et tout se cherche. C'est l'épreuve des nerfs. Tu oublies la jolie photo de famille accrochée au mur, bien encadrée. Tu oublies aussi les dessins faits par tes enfants. Tu oublies la photo de tes dernières vacances. Tout ce qui peut te rappeler que tu es un être humain est prohibé. Ta seule famille reconnue c'est la police. Tu vis dans le partage et la proximité. Un monde qui s'entre-déchire, qui fait des alliances et qui les rompt, qui s'aime et qui se quitte, qui se veut et qui se rejette. C'est pourquoi, tes affaires se perdent, se retrouvent, puis disparaissent à nouveau.

Tu tries tes dossiers par ordre d'importance. Cette contravention peut attendre, ce mandat d'arrêt est urgent, ces déclarations corroborent, ce rapport tarde, cette assurance peut patienter. Tiens ! Un carton d'invitation. La patronne des *Nuits en Folies* fête son anniversaire lundi prochain. Tu iras, c'est certain. Champagne, petits-fours, musique, danses, tu ne débourses pas un rond dans ces histoires. Police de proximité, tu montres ta bobine, tout le monde plaisante. Bon enfant ils veulent essayer ta casquette. Image rétablie pour la police, la clientèle te seringue avec des problèmes d'amendes d'ordre injustifiées, de contraventions contestées. Quelques verres et t'es leur idole, t'es un super type, pas un con de flic comme les autres. Toi t'es sympa. Ils finissent par te dire que t'es un type merveilleux. Que ton job est merdique et que pour rien au monde ils n'échangeraient leur place avec la tienne. Chacun rentre chez soi content, ils auront, à leur tour, une petite histoire à raconter. Si t'es de bonne tout va pour le mieux, tu supportes les bourrés pour qui, ce jour, t'es un pote. Au contraire, de mauvaise, ils te tendent. Tu ne supportes pas cette familiarité, fraternité de bar à putes.

- *COUP DU BELIER ! J'AI LES CLEFS ! GO !* Ton jeune collègue fait irruption dans la salle de travail. Il vient d'entendre la centrale annoncer sur les ondes, qu'une voiture s'était précipitée dans une vitrine. A cette heure matinale, il y a de fortes chances que c'est un coup

du bélier. Technique redoutable et appréciée des casseurs de bijouterie. Ta ville n'en manque pas, les plus grands noms se partagent le kilomètre le plus fréquenté du centre ville. Les bijoux les plus chers sont exposés dans les vitrines ; vitrines blindées, sous alarmes, réputées incassables. Le seul moyen de parvenir à ses fins, c'est de précipiter un véhicule à vive allure dans la devanture. Les casseurs redoublent d'ingéniosité pour franchir les chicanes, les trottoirs et, quelques fois les contrôles de police. Généralement ils sont plusieurs voitures, se suivent et créent des diversions. De puissantes voitures franchissent des carrefours à grandes vitesses. Pourchassées, elles emmènent les collègues à l'extérieur du centre ville. Tu penses qu'il suffirait de se douter de la manœuvre ? Pas facile. La nuit de nombreuses infractions au code de la route sont effectuées. S'il fallait à chaque fois faire demi-tour et se précipiter en ville, il faudrait tripler le personnel de police. Quelques fois, par chance, d'autres collègues qui se rendre sur place pour te prêter main forte, aperçoivent en route, des manœuvres suspectes d'autres véhicules de grandes cylindrées. Appels sur les ondes, et l'information circule. Toutes les patrouilles sont alors alertées et le casse est déjoué. Souvent les casseurs ont le temps de prendre la fuite. Il n'y a que les montagnes qui ne se rencontrent pas. C'est partie remise.

- *Laisse-moi conduire !* Il n'entend déjà plus rien, il court à l'avant poste, gilet par balles sous le bras, tu entends la porte du commissariat sonner, il est loin. Tu piques un sprint, au passage, ramasse ton gilet, ta casquette, ta veste. Les feuilles volent à travers la salle, tu franchis la porte battante, puis la porte d'entrée et te retrouves sur le trottoir. Le jeune con est déjà dans le véhicule, le moteur gronde, les feux scintillent, bleus, rouges, bleus, rouges, bleus, rouges, la sirène s'enclenche. Dans un vacarme assourdissant, tu contournes le véhicule, ouvre la portière et te jettes à l'intérieur - *Connard, tu peux m'attendre !* Il est dans son trip, n'écoute plus rien. Tu as connu ce genre de frissons. Pas un flic ne peut nier qu'il n'a pas un jour bandé d'avoir à pourchasser des casseurs. Pied au plancher, le véhicule s'élançe, 50, 70, 100, 140, 180 kilomètre à l'heure. A cette vitesse, en ville, pas le droit à la moindre erreur. Le jeune con à l'air de bien s'en tirer. Il maîtrise son joujou. Braquages, contre-braquages, crissements de pneus, accélérations, freinages d'urgence. A cette heure il n'y a pas grand monde sur les routes. C'est bien plus dangereux encore. Le pauvre type qui sort son chien et qui traverse la route. Ou alors, le bourré qui fait un feu rouge. Ou encore le postier qui, enfourché sur son cyclomoteur, fait sa tournée. Mais encore, tous les pépères tranquilles qui n'arrivent pas dormir, ou alors qui sont tombés du lit, et qui vont chercher des croissants chauds. Tout ce petit monde qui ne prend pas garde est en danger. Ils ne le savent pas, c'est ça qui compte.

- *Je vais dégueuler si tu freines encore !* Pas très héroïque, mais rien à foutre. Toi t'as donné dans ce genre de conneries. Risquer ta vie et celle des autres pour la plus grande gloire de quelques imbéciles, c'est plus ta tasse de thé. Mais enfin, faut bien que jeunesse se fasse. Le véhicule stoppe. Sur place, déjà une craquée de collègues. Venues de partout, une dizaine de voitures sont en travers de la chaussée, portières grandes ouvertes. Comme annoncé, une grosse cylindrée est plantée dans la vitrine d'une bijouterie. Ça fume, des verres jonchent le sol, l'alarme du commerce hurle, les gens sont aux fenêtres, les radios grésillent. Tout le monde parle en même temps dans les talkie-walkies, cacophonie indescriptible. Cerise sur le gâteau, il fait un froid de canard, tu te gèles les couilles. Les casseurs étaient repartis avant l'arrivée des premières patrouilles. Ils sont montés dans un deuxième véhicule qui s'était mis en travers de la route. Ils ont pris la poudre d'escampette. Un pauvre bougre est assis au bord de la route, tremble comme une feuille et discute avec l'un de tes collègues.

- *Je suis pâtissier, je prends mon service à 5h30 et emprunte cette route tous les jours. Je suivais une bagnole, quand, d'un seul coup de volant, elle s'est mise en travers de ma route. J'ai freiné sec. J'ai immédiatement vu qu'une deuxième caisse, celle qui était devant, s'était précipité dans la vitrine. J'y crois pas encore. Ça m'a fichu une de ces frousses. Quatre types*

*cagoulés sont sortis de la voiture, à une allure, je ne vous explique pas ! L'un m'a braqué avec un énorme fusil, genre fusil à pompe. Je ne bougeais pas un doigt, bordel de merde ! Quand je vais raconter ça à mes potes ! En quelques secondes, les autres types avaient ramassé ce qu'il avait pu comme marchandise. Il y en avait partout, sur la bagnole, sur la route, sur le trottoir, ça brillait de tous les côtés. Ils sont montés à bord de la voiture qui était en travers de la route et ont foutu le camp. Les enfoirés ! Bordel !*

- *On a plus rien à faire ici. Viens !*

Tu tires ton jeune collègue par un bras, frustré, il aurait bien voulu poursuivre les casseurs. Faut pas rêver, plusieurs minutes se sont écoulées, leur laissant largement le temps de sortir de la ville. Tu remontes à bord de ton véhicule de service, annonces à la centrale que tu quittes les lieux - *Merde ! Ça fait chier !* Tu jettes un coup d'œil en direction de ton camarade de route. Il te fait bien marrer, tu le tapes sur l'épaule. Tu l'aimes bien, ce jeune con.

Rentré au commissariat, il est tard, ou plutôt il est très tôt, la nuit fût longue, tes yeux se croisent. Tu t'appuies contre le dossier du fauteuil que tu ne quitteras plus jusqu'à la fin de ton service. Les pieds sur le bureau, les mains sur le ventre, la tête rejetée en arrière. Tu t'assoupis. Position bien connue de tous les flics de la planète. Tu scrutes le plafond. Le tout c'est de ne jamais être surpris en train de dormir. Positions souvent bancales, prêt à se redresser, tu sombres dans un léger sommeil. Réveillé au moindre bruit, tu essayes de faire bonne figure. La bouche pâteuse, les yeux vitreux, ton flingue et les menottes enfoncés dans les côtes, les cheveux en bataille ; ce n'est pas une sinécure de dormir sur un fauteuil de commissariat. Tu envies presque le type qui roupille dans les violons.

La porte s'ouvre, un énergumène, grand pantin, est poussé à l'intérieur. Un collègue suit de près. Six heures du matin, la relève. En venant travailler, ton frère d'arme est tombé sur un type en train de fracturer le cadenas d'une bécane. Pas moyen d'échapper au coup d'œil, t'es flic vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Planqué dans un coin sombre, pince mon seigneur en main, le bonhomme s'apprêtait à trancher les maillons. Une bécane disparue, plainte à la police, remboursement aléatoire des assurances. La plainte rejoindra les milliers d'autres plaintes qui s'entassent sur les bureaux de la justice. Même pas le temps d'y jeter un coup d'œil, elles ne servent qu'à grossir les statistiques. Mon collègue y croit encore. Aurait pu passer à côté, ne rien voir, siffler et continuer son chemin. Venir travailler, effacer de la mémoire l'ombre du matin. Que nenni ! Il y croit. Brave type. Coup de pied au cul, l'énergumène s'étend de tout son long à travers le commissariat. La tête vient taper le mur. Pas un cri. Routine, le type connaît la musique, il n'est pas à son coup d'essai. Connu dans le quartier, il traîne ses sandales le long des immeubles, ombre furtive, spécialité de la maison. Plusieurs fois par semaines il est interpellé pour le vol de véhicules. Il force une portière en quelques secondes, fait sauter un cadenas tout aussi facilement. Interpellé, remis à la justice, il est systématiquement remis à la rue. Cloche, il coûte trop cher à la justice, elle ne veut pas de lui. Une journée de cellule coûte son prix d'or. Même l'infraction est mise sur la balance marchande. Chaque délit est pesé, soupesé. T'as tiré le sac à main d'une mémé ? Faut pas t'inquiéter, la justice te sermonnera, mais ne te gardera pas. Va comprendre ? Tout le monde se fout de la mémé. Terrorisée, elle s'en remettra. Même que parfois, elle tombe, se blesse. Hanches fracturées, tu en as vu ne jamais sortir de l'hôpital. L'arracheur sera alors recherché pour homicide par négligence. C'était trop facile, il était en main de la justice, pourquoi ne pas l'avoir gardé au chaud. Maintenant, c'est à toi d'être efficace. C'est toujours à toi que l'on demande de rattraper les conneries d'une justice incapable d'assumer son rôle. Mille bonnes raisons pour ne pas garder les crapules en détention. Et encore, tu ne parles pas des tarés, défroqués, sadiques, exhibitionnistes, qui tous récidives, tous remis tôt ou tard dans la rue.

Ton collègue lui met un coup de pied dans les côtes. Rien ne sortira d'ici. T'as toujours les pieds sur le bureau, la tête rejetée en arrière. Marre de scruter le plafond, tu jettes un oeil de mépris au sale type qui est allongé entre les bureaux. Fallait pas faire chier les flics de si bonne heure. Ton collègue semble furax, il saisit les jambes du type et le traîne dans un violon. Au passage, sa tête frappe l'encadrement de la porte. Fouille réglementaire, quelques baffes pour le réveiller. Toujours pas envie de bouger de ta chaise, encore quinze minutes et t'as fini la nuit. C'est pas ton affaire, aucune raison de t'en mêler. Il peut lui foutre dessus. Ton collègue commence son service, lui est frais, reposé ! Pas sûr, il est connu pour être une ivrogne. Dix-huit ans de service, l'alcool ça ronge.

Les journaux sont livrés, signe que la relève est proche, le soleil se lève. Tu ouvres la porte, de l'air frais s'engouffre. La rue est calme, au loin tu entends des chauffards faire tourner le moteur de leur voiture. Pour sûr, ils sont bourrés et s'apprêtent à démarrer. Ils rentreront chez eux comme ils pourront, certains vont s'envoyer dans les décors. Ambulances services, hôpitaux, autopsies. L'analyse révélera un taux d'alcoolémie ahurissant. En perspective, des familles en deuil. Fiston est sorti, il a trinqué avec ses potes. Mise en bière. Il n'est jamais rentré.

Tu respirez un grand coup, entres et te tires un café. La relève est là. Une nuit de plus en moins. Six heures du matin, ton service est terminé. Des collègues fraîchement rasés viennent te relever. Coups d'œil complices ; peu de choses sont à dire. Ton collègue sait quelle nuit tu as passée. Quelques mots, des plus banals - *Ma femme s'est barrée !* Ce métier tue l'amour plus facilement qu'une escapade sexuelle. Une femme peut fermer les yeux sur un coup de canif au contrat de mariage. Mais pas à l'indifférence. Madame ne supporte plus d'attendre Monsieur. Pas d'horaires, présence obligatoire. Tu dois tout ton temps à l'Etat. Des heures de liberté tu en as. Jamais comme les autres. D'ailleurs, seul les chômeurs, les exclus de toutes sortes et les flics se retrouvent, les jours de semaine, les étés à la piscine et les hivers à la montagne. Les autres, les gens bien, travaillent et ne sortent que les week-ends. En descente de nuit, le flic dort quelques heures et attend de reprendre du service. C'est idiot, mais la prostituée, l'ivrogne, le casseur, le toxico te manquent vite. Chasser, traquer, ça te prend les tripes. Il faudra bien du temps pour oublier. Du temps et une famille. Ton collègue, sa femme, un jour, ne l'a plus attendu. Les Lumières se sont éteintes. Elle le mit à la porte. Portes closes, entrouvertes seulement à la fin du mois, pension alimentaire oblige ! Lui, ses revenus diminués de plus de la moitié, sans oublier les impôts qui le sèchent à la mort, cherche un logement. Il finira par trouver une cage à lapin. Si possible assez près de sa tribu. Les mômes lui manquent déjà. Ça lui fait mal au bide, surtout quand il n'a pas vu le vent tourner. S'occuper des problèmes des autres et voilà qu'il en a oublié les siens ; il a oublié de se protéger. Protéger son histoire d'amour. Il n'a pas à se plaindre, somme toute, il est responsable.

- *Oui Monsieur le juge ! Je suis responsable de ne pas avoir pas dit non à l'Etat.*
- *Oui Monsieur le juge ! Je suis souvent absent. J'aime ma femme.*
- *Oui Monsieur le juge ! Je suis un salopard.*
- *Oui Monsieur le Juge ! J'accepte tout. Laissez-moi voir mes gosses.*

Ses problèmes ? Il va les garder pour lui, les enterrer. Ensevelissement, aucune chance de résurrection. Cette profession ne permet pas de baisser la garde, ni envers la clientèle, ni envers les collègues, ni envers la famille. Une carapace se forme, de vraies tortues ; c'est piquant, de vrais hérissons ; c'est mordant, de vrais cobras ; c'est malheureux, de vrais hommes. Attaqués de toutes parts, il te semble par moments être un Golem, homme artificiel,

sans parole. Si tu craques, t'es fini. Pas d'erreurs possibles. Une secrétaire efface ses erreurs au liquide correcteur. Le flic n'efface rien. Il connaît bien l'issue de ce jeu, il sait qu'il est de toutes les manières perdant. Les heures de nuit lui raccourcissent la vie. La détresse des autres, tôt ou tard, le fait sombrer. Les bagarres, tôt ou tard, le font glisser. Un sale jour, ton collègue Pierre est intervenu dans une bagarre. C'est la routine. Le type était vigoureux, très vigoureux. Tous le connaissaient. Ce type était un vrai méchant, une crapule. Violent, une authentique bête de combat. Pierre tu as eu peur, t'as décidé de cogner le premier. Trop d'années de service et marre des coups. La justice ne t'a pas épargné. Tes années de bons et loyaux services n'ont pas compté. La justice a fait un exemple. Elle a fermé sur toi ses mâchoires, véritable pitbull. Quand elle te tient par les couilles, elle te les arrache. Quand elle tient un flic, tu n'as plus aucune chance. T'as choisi l'exil. Exilé dans la dépression. Les psychiatres t'ont entendu. Ont-ils seulement compris ? Tes collègues, eux, ont compris. Ils ont saisi ces instants d'éternité. Ces instants ou plus rien n'est à dire. Un regard, un clin d'œil. Encore une fois, seul le flic sait ce que tu ressens. Tu n'es plus seul, il souffre avec toi. C'est peut-être cela la fraternité.

\*\*\*

Quoi qu'il en soit, tu as fini ton service. Tu bâilles. Refuses le whisky. C'est la tradition. Le whisky est servi en fin de nuit. Il y a ceux que personne n'attend, ils restent, poireautent autour de la table ; picolent et refont le monde ; gueulent sur tout ; vomissent sur la hiérarchie. Tout le monde y passe. Ils rentreront complètement bourrés à la maison, s'effondreront dans leur plumard. Ils tenteront d'oublier cette saleté qui leur colle à la peau. Toi on t'attend et tu ne tiens pas à rester une minute de plus dans ce foutoir. Tu prends la route qui t'emmène auprès des tiens. Tu t'approches de ta voiture, ouvres la portière et t'affaisses à l'intérieur. A cette heure, la ville s'éveille. Les citoyens s'en vont à leur travail. Il fait frais. De la brume. Les rayons de soleil commencent à peine à tracer leurs lignes horizontales. Levée de l'astre. Il fait bon, la fenêtre est entrouverte, tu roules à vive allure, tu respirez. De l'air, tu veux t'oxygéner. Tu reprends vie. Tu t'interroges sur le sens à donner à tout cela. Tant de gens sont en exil. Exilés de la vie. Ils ne croient plus en rien. Pour la plupart, ils n'ont plus l'espoir. Plus de goût. Toutes leurs conquêtes échouent. Aucun avenir.

Il te revient à la mémoire le visage de Jasmine. Une des filles du quartier. Une pute - *Salut Jasmine ! Comment c'est là-haut ? Ta mère, ta fille, ils vont bien ?* Putain d'accident de voiture ! Putain de route ! Putain d'idée que d'être parties sans toi. Elles t'ont laissée. Ça ne t'a même pas étonnée. Tu connais la chanson. Plus de larmes pour pleurer. Tu as continué à te vendre. Vendre ton sexe, tes entrailles. Comme s'il fallait que tu souffres encore. Atteinte du virus, il ne te restait plus qu'à les rejoindre. Toi aussi t'as choisi l'exil. Bon vent Jasmine ! Va tous les faire bander ! Là-haut.

Que deviennent ceux qui triment, ceux qui galère, ceux qui vivent en danger. Les honneurs vont aux valeureux. Militaires, aventuriers ou explorateurs ; comédiens, chanteurs ou compositeurs ; médecins, chercheurs ou professeurs ; écrivains, poètes ou conteurs ; politiciens, industriels ou économistes. Et les misérables ? Il est inutile de parler d'avenir avec ceux qui passent leur temps à oublier leur passé. Il ne leur reste plus que le présent. Pourtant le temps s'écoule. Tout est mouvance. Le présent n'a aucune chance face à ce futur qui approche de plus en plus vite. Ce futur qui en un instant est déjà du passé. Alors, que dire à ceux qui ne semblent pas avoir d'avenir ? L'avenir est déjà un futur passé. Quoi qu'il en soit, celui qui n'a plus rien à perdre, vit en marge. Il te fout les chocottes. Tu dis de lui qu'il est un *marginal*, un *délinquant*, un *clodo*, un *paumé*, une *ivrogne*, une *tapette*, une *crapule*, un *fainéant*, un *gens-foutre*. Au mieux tu vas dire de lui qu'il est un *sans-abri*, un *malchanceux*, un *demeuré*, un

*artiste*. Tu te rassures, il n'est pas comme toi. Tu travailles. Il t'est étranger. Il est étrange. S'il n'est pas une crapule, il est alors *black, larbi, yougo, bougnoul, négro, bridé, pollack, gitan*.

Toutefois, main dans la main, il te semble que tout le monde chemine sur les mêmes parcours, les mêmes crêtes. Ces chemins aux intempéries, aux bourrasques, aux soleils, aux pluies et à la neige. Ces chemins de rencontres et de séparations. Ces chemins de terre, ces chemins de boue, ces chemins de pierres. Ces chemins-routes, ces chemins-autoroutes, ces chemins de campagne. Pour certain le chemin est long, sinueux, romanesque ou encore dangereux. Chemins plats, chemins montants, chemin descendants. Il y a ceux qui regardent en l'air, ceux qui regardent par terre, ceux qui regardent de côté et ceux qui ne regardent pas. Il y a encore ceux qui font escales et ceux qui ne s'arrêtent jamais. Tends la main, prendre le temps de parler avec les promeneurs, avec les pèlerins. Quelqu'un a certainement besoin d'aide. Quelle joie de vivre quand tu décides de t'arrêter en bord de route, de t'asseoir, de poser ton sac, le cul dans la terre, les doigts de pied en éventail, un brin de blé entre les dents.

\*\*\*

Tu parques ton véhicule, montes les escaliers. Ta famille s'éveille. Quel bonheur ! Ton épouse se prépare, elle est belle - *T'as passé une bonne nuit ? - Ouais !* Les enfants se collent à toi, ils sont encore chauds. Tu as tant de choses sur le cœur. La pudeur t'empêche de dire ce qu'est le monde de la nuit. Tu restes sur quelques banalités. Tu ne veux pas les inquiéter, ils ont droit de rêver leur vie, ils ont droit d'ignorer la vérité. Pourquoi ennuyer les autres avec tes histoires tristes. Avec des histoires humaines. Tout ce petit monde te souhaite une bonne journée et file à l'anglaise. Il est huit heures. Tu vas te coucher. Pas facile de t'endormir à l'heure ou la rue s'anime sérieusement. Les voitures, les camions, les klaxons font un vacarme diabolique. Tu t'enfonces lentement dans les profondeurs de ton sommeil. Tu entends au loin les bruits de la ville, s'éloigner, s'éloigner. Tourmenté. Tu tournes et te retournes, tu t'envoles, tu planes, tu vogues. Tu sillones des vallées vertes, des villes sans oxydes de carbone, des quartiers résidentiels. Les gens se saluent, s'embrassent, font l'amour. Tu inventes des mondes meilleurs, sans répression, sans douleurs, sans contraintes. Les hommes séduisent les femmes, les femmes séduisent les hommes, les hommes séduisent les hommes, les femmes séduisent les femmes. Les enfants sont rois, ils s'amuse, ils t'amuse, ils amuse. Rencontres. Tu chemines et tu rencontres. Tu racontes et tu contes. Tu t'émerveilles et tu t'éveilles. Ton sommeil te permet de n'être plus ici et de naître ailleurs. Ici et là-bas ! Ici et maintenant ! Ici et nulle part ! - *Quelle heure est-il ? Onze heures trente-cinq. Trois heures de sommeil. Comment vas-tu tenir le reste de la journée ? - Putain !*

Tu t'éveilles, te sens las. Rançon de la gloire. Flic, tu fais la nuit, tu accumules les heures, tu t'épuises et, en récompense, tu dors trois petites heures. Les années de services comptent doubles. Tu as plus que l'âge de tes artères, tu es de plus en plus fatigué, irritables. Il t'est demandé d'agir avec tact et doigté ; et toi tu es fatigué. Fatigué physiquement, fatigué psychiquement. Chaque profession a ses lots de contraintes, toutefois celle-ci semble en accumuler une grande partie. Ton congé est assez bien organisé. Trois jours de récupération te permettent de redécouvrir un monde équilibré. Tes enfants profitent de ta présence, ton épouse peut se reposer sur toi. La quotidienneté est rassurante. Tu la savoures et profites de chaque instant. Quel bonheur ! Les gosses t'harcèlent, tu résistes pour finalement mieux céder. Ils vivent à travers toi et te demandent encore et encore. Tu joues la résistance. Mais tu t'offres et ceci sans retenue. Quelle innocence ! Observe ces yeux d'enfants, ils sont encore purs. Tu es sûr d'avoir déjà vu ces yeux quelque part. Est-ce cette fille, cette nuit ? Tu es désarmé face à tes gamins. Tu sais que même les caïds, ne s'effondrent que pour leurs enfants. Dans chaque procès, la tension est à son comble quand la question vient. Papa détenu. Les caïds sont autres

et identiques à la fois. Ils sont autres que toi, identiques dans la déchirure. Ils peuvent être blessés. Alors, ce caïd est un homme, un vrai, qu'il dit. Il joue son rôle de dur, il fait même de l'esprit face à ses juges. Rien ne le fait fléchir. Toutefois, surprise, il s'effondre quand il vient à parler de ses enfants qu'il ne voit, ou qu'il ne verra plus. Voilà un pauvre type, caïd, qui s'effondre - *Vas-y pleure, pleure toutes les larmes de ton corps ! Transpire, sue, rage, deviens la proie blessée, blessée face à l'absence de l'enfance !* L'enfant n'est rien, rien et pourtant y porte en lui le tout. Il est la graine. Tout lui est possible, il est le bateleur. L'avenir en devenir. Tout est à sa portée. Il n'est encore qu'un enfant. Caïd, tu as pris des vies. Des parents souffrent. Leurs enfants ont croisé ta route. Celle d'un tueur. Dealer, tu fais vomir. Tu ne respectes pas la vie, pas même la tienne. Pourquoi preserves-tu celle de ton fils, de ta fille ? Valent-ils mieux que les autres ? Messenger de la mort. Ceux qui t'ont croisé, en sont quittes. Pour eux, pas de remise de peine. Entre tes griffes, ils n'avaient aucune chance. La vie qui coulait dans leurs veines c'est transformé en poudre. Ils ont tous été assassinés. Tes comptes en banque se sont gonflés. Tu es comme le serpent, tu rampes dans les cœurs et tu mords. Tu mords à mort. Echec, échec et mat. Les hommes ont mal. Tu es des leurs. Pourtant tu tues des mômes. Des mômes qui n'ont rien demandé d'autre que vivre et aimer. Fragiles, ils ont été fragiles quelques instants. Tu étais là pour les surprendre. Ils en sont morts. La poudre les a tués. Chair, poudre, ils sont aujourd'hui poussière ; poussière d'étoile.

Tu secoues la tête et penses à autre chose. Tu essayes d'oublier tes aventures - *Arrête de penser au boulot !* Te dis-tu. Tu ne veux plus qu'aimer. Tu ne veux plus qu'approcher l'innocence et de te rappeler que tu es en vie. Le soir venu, tu prends plaisir d'accompagner tes enfants dans leur lit. Non sans avoir abusé de ta gentillesse, de ta faiblesse ; non sans avoir demandé mille fois de les embrasser, de leur raconter une histoire, de les faire rire, de leur raconter ton histoire et encore de les faire rire, ou encore, te demander de ne pas fermer la porte, ils veulent encore profiter de la lumière, si chaude, si rassurante. Tu es sûr que les enfants ne sont qu'Amour. Ils tendent les bras et donnent. Peut-être qu'eux seul savent encore ce que c'est qu'aimer. Regarde ! Regarde encore la force de leur regard. Il est tout, et encore plus. Voilà pourquoi, après tes nuits, flic, tu as besoin de te retrouver auprès des tiens. Ils te régénèrent de leur amour inconditionnel. Ils te réhabilitent avec le monde. Ce monde fragilisé par les souffrances, par l'incompréhension, par la haine, la peur et la bêtise. Les enfants mis au lit, tu es enfin disponible pour ton épouse. Voici le temps des étreintes passionnelles, caresses, amour, jouissance. Tu peux enfin te laisser aller dans ces bras. Elle n'ose rien demander, elle sait que ton travail est dur. Elle n'ose rien demander, elle sait aussi qu'elle ne comprendra pas. Elle n'ose rien demander, elle te veut maintenant. Prends-là ! Sexe et tendresse. Et tu rebâties le monde. Elle s'endort, tu l' observes. Les courbes de son corps t'ont émoustillé, t'ont ému. Ta femme s'endort, tu observes les contours de ses hanches, de son ventre, de ses seins. Tu observes le creux de son sexe. La peau est marquée par la vie, par les accouchements, par les âges. Ce corps tu l'as apprivoisé. Tu as connu ce corps vigoureux, réflexif, impulsif. Il est maintenant posé, sécurisant, tendre et tranquille. Plus de luttes, place à la contemplation. Tu ne cesses de l'observer. Il te parle dans une langue que tu es seul à savoir déchiffrer. Ces mots sont les siens, sont les tiens. Ce sont les mots d'Amour.